

Paris Match n° 986 2 mars 1968





DE NOS ENVOYES SPECIAUX JEAN DURIEUX/GEORGES MENACER

PIERRES HISTORIQUES

Depuis le 31 janvier, une bataille qui entrera dans l'histoire des guerres fait rage à Hué, l'antique capitale des empereurs d'Annam. Retranchés derrière les murailles de brique sombre, hautes de sept mètres, de la citadelle construite par des ingénieurs français en 1803, les survivants des trois bataillons vietcongs qui capturèrent Hué lors de l'offensive du nouvel an lunaire ont résisté à l'assaut des « Marines », des soldats de la 1^{er} Division de cavalerie U.S. et des unités sudistes. Le samedi 24 février, enfin, celles-ci pénétraient jusqu'au centre du périmètre de défense vietcong. Dans les villas coloniales calcinées, dans les pagodes et les vieux palais détruits, à travers les parcs ravagés, se sont déroulés les épisodes de cette bataille dont nos reporters ont été les témoins et qui restera la plus brutale de la guerre du Vietnam. Les G.I.'s ont dû payer de nouveaux morts chaque mètre de terrain conquis. Leur objectif final : la ville impériale au cœur de la citadelle où durant trois semaines a flotté au sommet d'un mât haut de 37 mètres, baptisé jadis «le cavalier de l'empereur», le drapeau rouge et bleu déchiqueté du Vietcong.

Ici, seuls l'empereur et l'impératrice avaient le droit de mourir...

«Priorité absolue à la reprise de la citadelle ! C'est l'ordre donné par le général Abrams qui commande en second les troupes américaines au Vietnam. Tandis que l'aviation déverse napalm et bombes à billes sur la

forteresse, les G.I's de dix-neuf ans repartent à l'assaut contre les adolescents du Vietcong embusqués dans des trous individuels aménagés dans les murailles centenaires de Hué. Lentement, ils avancent par le nord, l'ouest et l'est vers le fantôme fumant de la cité impériale, ses « canons-génies », le « pont des eaux d'or » que seul le souverain pouvait franchir, et son « palais des mille bonheurs ». Pour l'état-major U.S., la reprise de Hué était capitale : la ville bloque la fameuse « rue sans joie », la route stratégique qui des grandes bases américaines au sud de Hué conduit vers les camps retranchés menacés de la frontière avec le Nord-Vietnam. Mais les défenseurs de la citadelle avaient reçu l'ordre de mourir sur place et la nuit elle-même n'apportait pas de répit à la bataille : c'est le moment où les tirs vietcongs réglés pendant le jour devenaient soudain plus meurtriers et où leurs commandos passaient à l'action. De part et d'autre, les pertes ont été élevées et les corps mutilés parsèment les esplanades de la vieille citadelle où, selon la tradition de la cour d'Annam, seuls l'empereur et l'impératrice-mère avaient jadis le privilège suprême de rendre l'âme.

On paye cher le moment où l'on voit flotter son drapeau

Tout au long de la bataille, la situation reste inextricable à Hué : les G.I's encerclant la vieille ville sont eux-mêmes entourés par des bataillons vietcongs qui parviendront jusqu'au bout à ravitailler les défenseurs de la citadelle. Cependant, le jeudi 22, les Américains réussissent enfin à franchir le mur sud de la forteresse et à hisser la bannière étoilée sur une tour de guet. C'est une première victoire : mais le même jour, les Vietcongs coulent un pétrolier U.S. et un patrouilleur sur la rivière des Parfums. Quant aux jeunes soldats américains ils tentent de redonner un sens à cette guerre atroce en disant : « Nous sommes les cow-boys, les Vietcongs sont les Peaux-Rouges. »

Les anciens du Pacifique disent : "On se croirait à Guadalcanal."

A Hué et aux alentours de la ville, les palmiers épargnés par le souffle des bombes restent seuls debout parmi les décombres dans lesquels patrouillent les soldats U.S. (notre photo). Sur les 145 000 habitants que comptait la ville à la fin de janvier, près de 100 000 sont désormais sans abri. Mais la bataille va continuer encore des jours durant autour de l'ultime périmètre des défenses vietcongs. » Ils tiendront jusqu'au dernier, il faudra tous les tuer ! » a dit le général U.S. Cushing qui commande le front nord. Pour les Américains, une étape nouvelle de la guerre a commencé à Hué par son acharnement, elle rappelle aux vétérans de la Campagne du Pacifique les combats de Guadalcanal.

LE CRI D'ALARME DU LIEUTENANT U.S. : NOUS N'AVONS PLUS ASSEZ D'HOMMES POUR AVANCER

A la base de Phu Bai, le convoi pour Hué part dans dix minutes, cinquante camions qui devront parcourir quinze kilomètres en territoire hostile, car la vieille citadelle est complètement encerclée et occupée par plusieurs bataillons de Nord-Vietnamiens appuyés par une unité d'armes lourdes. Les Américains n'occupent, à l'intérieur des remparts — trois kilomètres de murailles indestructibles — qu'une minuscule enclave au nord du périmètre. Depuis vingt et un jours, un bataillon de Marines, le premier du cinquième régiment, réduit à la moitié de ses effectifs par les combats, tente de se maintenir là. Pour les ravitailler, le général Westmoreland ne dispose que de trois voies d'accès également dangereuses : la rivière des Parfums battue par les canons russes sans recul, les hélicoptères à portée des fusils mitrailleurs tchèques et la route sous le feu des roquettes chinoises. Au loin, les nuages bas masquent les premiers mamelons des collines d'Annam. Dans la bruine, les moteurs commencent à tourner. A 9 heures juste, les vingt premiers véhicules franchissent le périmètre de la base. Il y a, mêlés aux énormes tracteurs citernes bourrés d'essence, toute une cohorte de lambrettas débordant de paquets, de femmes et d'enfants, des autocars rutilants, des fourgonnettes chargées à racler le bitume, un village entier qui mange, qui piaille. On voit les premiers camions qui s'ébranlent en cahotant. Ils s'alignent tant bien que mal. Ils roulent, ils disparaissent. Cinq minutes plus tard le reste du convoi s'ébranle à son tour. Il parcourt six kilomètres et stoppe net. Droit devant, après les tournants et les collines, une série de déflagrations formidables déchirent l'air. Des fumées montent sur l'horizon. Des armes automatiques crépitent ; le premier tronçon vient de tomber dans une embuscade. En tête de la 2e colonne, l'officier américain se précipite sur la radio. Quelques soldats descendent tranquillement des camions pour fumer des cigarettes. D'autres se sont couchés à plat ventre dans les véhicules et le canon de leurs armes émerge au-dessus des ridelles. Un gros sergent se démène sur la route. Il fait ranger les trois G.M.C. de front. Des enfants apportent des fleurs aux conducteurs qui distribuent des paquets de chewing-gum et des cigarettes. L'attente dure deux heures. L'ordre arrive de faire demi-tour. Le sergent proteste, grogne, mais déjà les camions manoeuvrent. Sur leur passage, énigmatiques, les Vietnamiens des villages ont un certain sourire.

Retranchés derrière les tombes impériales, les "snippers" viets...

Pour se rendre de Phu Bai à Hué il reste le gros hélicoptère birotor qui assure sporadiquement l'évacuation sanitaire. Il doit suivre le chemin des écoliers. Une demi-heure de vol pour franchir dix kilomètres.

Le P.C. du premier bataillon est installé dans une école.

Sous leur casque trop grand, les Marines ont des visages d'enfants. La plupart d'entre eux, âgés de dix-neuf ans à peine, venus de Californie, ont débarqué au Vietnam il y a un mois, mais la lassitude creuse les joues et cerne les yeux. Ils souffrent de ne recevoir leur courrier qu'à intervalles éloignés. Il y a plus de dix jours qu'ils n'ont pas pris un repas chaud. En face, les Viets retranchés à cinquante mètres reçoivent sans cesse par les arroyos, les canaux et la route mandarine des renforts et des approvisionnements. Le commandant Thomson, un homme brun qui courbe les épaules et se dérobe aux questions, finit par dire : « Je n'ai pas besoin de renfort. J'ai tout ce qu'il faut pour progresser. » Pourtant en six jours, son unité n'a conquis que cinq rues.

« Nous n'avons plus assez d'hommes pour avancer », dit d'une voix calme le lieutenant Alvarez. C'est un Américain d'origine mexicaine. Il a le teint mat et les cheveux noirs. Il ajoute : « Ceux d'en face, qui se défendent, ont tous les avantages tactiques. Il nous faut de nouveaux Marines. » En fait, le bataillon est considéré comme « C-4 », c'est-à-dire hors service. Il compte déjà plus de cent morts. Dans la végétation qui masque les maisons basses, les adversaires sont nez à nez. Leur proximité empêche l'artillerie et l'aviation d'intervenir efficacement. En rasant les murs, un Marine ramène deux fusils automatiques pris à l'ennemi. Ce sont des armes de fabrication tchécoslovaque. Gravé sur la culasse : décembre 1967. « Les Viets sont livrés plus vite que les importateurs de Liverpool », dit un journaliste anglais.

De l'autre bout de la rue, dans le fracas des obus, la fumée des explosions, on distingue des silhouettes, furtives comme des rats, qui bondissent de troncs d'arbres en pans de murs : ce sont les Marines qui tentent une progression. La voix rauque du sous-officier hurle : « Faites-leur voir ce que valent les cow-boys, à ces Indiens ! Un mortier éclate devant de P.C. Les hommes se jettent à terre. Seul un adjudant australien reste debout. La poussière retombe. Il sourit. Les balles découpent les feuilles des flamboyants et des jacquiers, qui descendent en tournoyant sur les pièces d'eau où croissent des lotus.

L'une après l'autre, les six fusées de l'« Ontos » — les orgues de Johnson — partent en hurlant. « Je les balancerai toutes ensemble ! crie le sergent Bill Marsch, un Texan, quand nous serons face au mur, ça fera un énorme trou et comme à Fort Alamo, nous pénétrerons dans la place. »